

**QUE DÉSIGNENT DANS LA CURE «AMOUR» ET «TRANSFERT»,
CONCEPTUALISES PAR FREUD SOUS LE NOM COMMUN
D'AMOUR DE TRANSFERT»?**

Nicolle KRESS-ROSEN

Dès les premiers textes où Freud définit le transfert, il insiste essentiellement sur les points suivants, qu'il reprendra régulièrement :

- 1) Il s'agit d'une répétition, ce qui sera le plus souvent précise par lui comme une mise en actes,
- 2) cette répétition est celle d'un passé oublié, constitué par l'ensemble des expériences de la sexualité infantile et du rapport aux premiers objets d'amour,
- 3) enfin elle joue deux rôles opposés dans la cure : elle en est un moteur la fois nécessaire et inévitable et en même temps elle apparaît comme une résistance.

De là, Freud tire toujours les mêmes conséquences sous forme de conseils : il convient de ménager le transfert, parce que sans lui pas d'analyse possible, mais aussi de ne pas y répondre, c'est-à-dire de ne pas se situer à la place de l'interlocuteur qu'il suppose et de le réduire progressivement, dans le but de le "liquider".

Les diverses figures que peut prendre le transfert, et que Freud compte au nombre de trois, - positif tendre, positif érotique et négatif -, sont facilement réductibles à la forme qu'il nomme plus particulièrement amour de transfert, c'est-à-dire le transfert positif érotique, dans la mesure où il donne aux rapports tendres ou hostiles qui peuvent s'instaurer là le même fondement sexuel. C'est dans l'**Introduction la Psychanalyse** que l'on trouve l'exposé le plus détaillé de tous les cas de figure possible, qui montrent bien dans leur diversité que, quels que soient l'âge, le sexe et les caractéristiques propres aux protagonistes en présence, cela se reproduit inévitablement sous l'une de ces trois formes (1).

Sur le plan de la technique psychanalytique, Freud maintiendra que seule la forme tendre du transfert positif apporte de manière évidente de l'aide au déroulement de la cure, en ce qu'elle introduit la confiance, confiance comparable celle de l'enfant pour ses parents. Quant aux deux autres, elles font apparaître aussitôt la face de la résistance.

Or, comme en même temps il insiste sur le fait qu'il est inévitable qu'une cure conduise l'analysant de cette première position accommodante aux deux autres, d'une part cela introduit une distinction immédiate entre la suggestion et l'analyse et d'autre part cela rend la résistance inévitable et inhérente ce qui est en jeu dans le transfert.

La question que l'on peut alors se poser, c'est ce qui justement se trouve en jeu dans ce terme d'amour de transfert pour que d'un côté il soit le fait d'une répétition inévitable et que, de l'autre, il agisse tout aussi inévitablement comme résistance.

En ce qui concerne le premier point, la répétition, c'est ce qui, dans un premier temps, en 1915 par exemple, dans ses "Observations sur l'amour de transfert", lui fait dire qu'en fait "rien ne nous permet de dénier l'état amoureux qui apparaît au cours de l'analyse le caractère d'un amour "véritable", dans la mesure où tout amour est "une réédition de faits anciens, une répétition de réactions infantiles". -"Il n'en existe pas, précise-t-il, qui n'ait son prototype dans l'enfance" et c'est précisément "le facteur déterminant infantile" qui "confirme justement à l'amour son caractère compulsif et frisant le pathologique"(2). Donc, mis part que c'est la situation analytique qui provoque cet amour, rien ne le distingue des autres, qui sont eux aussi des répétitions. Et lorsqu'il conseille au médecin de ne pas se prendre pour celui qui cet amour est adressé, puisque n'importe qui d'autre sa place en serait l'objet, c'est un conseil qu'il pourrait aussi bien adresser quiconque se trouve aimé.

Tout cela est cohérent en effet avec ce qu'il avance la même année de l'objet de la pulsion, qui est contingent, du fait qu'il n'est élu comme objet que parce qu'il se trouve sur le chemin de la pulsion, et d'autre part, dans un autre registre, avec ce qu'implique sa théorie de la constitution en deux temps de la sexualité, sur un refoulement, qui fait de l'objet de l'âge adulte un ersatz, un objet de substitution par rapport aux premiers.

La répétition qui est en jeu ici et l'est donc clairement définie comme une répétition en actes, qui vient en lieu et place de la remémoration : c'est parce qu'on a oublié que l'on agit, et l'on voit l'articulation possible avec l'acting-out et nécessaire avec la résistance l'analyse : on tombe amoureux de son analyste pour ne pas se remémorer.

A partir de là on pourrait s'arrêter une définition de l'amour comme tromperie. C'est ce que fait par exemple Lacan dans le **Séminaire XI**, en s'appuyant sur le développement freudien sur l'enjeu narcissique de l'idéalisation de l'objet, c'est-à-dire une définition qui reste au niveau du rapport de désir. C'est aussi de cette manière que l'on pourrait comprendre la petite dramatisation proposée par Freud pour mettre l'analyste en garde contre les tentations : Que se passerait-il en effet si celui-ci se laissait attendrir ? "Ce serait (pour la patiente) un grand triomphe et un désastre total pour le traitement", parce que ce qu'elle cherche, c'est à "s'assurer qu'elle est irrésistible, à briser l'autorité du médecin en abaissant celui-ci au niveau d'un amant, enfin d'en obtenir tous les autres avantages secondaires d'une satisfaction amoureuse; elle se sert de la déclaration d'amour comme d'un moyen de mettre à l'épreuve l'austère analyste et de lui attirer une rebuffade s'il se montrait consentant" (3).

Ce texte, que l'on pourrait se contenter de lire comme une leçon sur les risques que l'on prend avec les hystériques, ou, plus subtilement sur la contingence de l'objet d'amour, me paraît d'une portée plus grande. En effet, de quoi s'agit-il sinon de ce qui pourrait se passer dans le cadre d'une cure, si l'analyste répondait à une demande d'amour par un don d'amour ? L'annulation pure et simple du cadre lui-même, et la patiente serait tout fait justifiée de se conduire comme elle le fait, c'est-à-dire de renvoyer l'analyste son fauteuil, en lui signifiant qu'en tant qu'analyste justement il n'a pas à s'occuper de son amour, mais plutôt de son désir, même si, comme dans ce cas, il peut être repéré au premier niveau comme désir de confondre le maître.

C'est que, si l'on veut avancer sur cette définition de l'amour de transfert, il semble en

effet nécessaire de distinguer ces deux ordres, qui sont tous deux en jeu dès qu'il est question d'amour; d'une part le désir, qui se porte sur un objet et ses avatars, idéalises ou non, d'autre part, sur un tout autre plan, la demande d'amour, qui ne s'adresse pas à un objet, mais à un Autre, demande qui est essentiellement demande d'être aimé. La question, en ce qui concerne le transfert, c'est la place de ces deux composantes par rapport à l'analyse.

Pour ce qui concerne le désir, il semble évident que c'est un objet privilégié de l'analyse. C'est même ce que Lacan a dégagé comme sa visée essentielle : la mise en évidence pour un sujet de la forme particulière de son désir, donc de son fantasme, quelque misérable qu'en apparaisse l'objet. On peut dire, même si c'est une généralisation, que la fin de la cure, pour Lacan, c'est l'objet *a*. Et en cela il ne s'écarte sans doute pas fondamentalement de Freud. C'est même sûrement une des nombreuses interprétations possible de son "Wo es war, soll Ich werden."

Par contre, on peut se demander quel est le destin de la demande d'amour dans la cure.

La première remarque que l'on peut faire à ce sujet, c'est que cette demande d'être aimé, c'est très exactement ce que Freud repère en 1914 (4) comme la position amoureuse féminine. Ce qu'elles veulent, dit-il alors, c'est qu'on les aime, et rien d'autre. Position qu'il définit comme narcissique par excellence. Et lorsqu'il évoque ailleurs la manière dont un transfert amoureux se mue en résistance, c'est précisément sur ce mode-là : ce que le patient demande à ce moment-là, c'est de la satisfaction, un point, c'est tout, et toute réponse éveillera en lui "l'insatiabilité" (**Conseils aux médecins**, 1912).

C'est que, d'un point de vue structural, cette forme d'amour exige la réciprocité, elle est même réciproque par définition. Plus précisément encore, elle implique l'Autre comme sujet de l'amour, ce qui s'illustre très clairement de la conception mystique de l'amour de Dieu. L'analyste mis à cette place est sollicité directement comme tel, comme sujet de l'amour, et la seule chose qui lui est demandée, c'est un don, toute parole, tout geste pouvant alors remplir cette fonction, mais, comme le repérait Freud, provoquant du même coup l'insatisfaction. On voit l'impasse du point de vue de l'analyse. Impasse que Freud a immédiatement perçue et nommée résistance, au point qu'il avance que, dans ces conditions, lorsqu'une patiente se trouve prise dans une telle demande, même si l'on n'y répond pas, il n'y a parfois plus d'autre issue que la fuite, c'est-à-dire l'interruption de la cure. L'idéale "liquidation" du transfert, qui, selon certains de ses textes, consisterait, à force de patience devant la répétition, réduire progressivement, avec l'aide de la partie saine du moi du patient, cette nouvelle névrose créée par l'analyse, jusqu'à sa disparition totale, semble dans ce cas absolument impossible. Elle se heurte une limite, qui, comme on le voit, n'est pas le fait d'une force particulière de la résistance, mais tient la nature même de l'amour.

Par ailleurs, lorsqu'en 1920, dans **Au-delà du principe de plaisir**, Freud reprend la question du transfert, il dépasse sa première analyse, qui en faisait seulement une résistance opposée par le moi l'analyse, au service du principe de plaisir, c'est-à-dire du refoulement. Il finit en effet par réduire la répétition qu'il constitue la tendance primaire la répétition, indépendante donc du principe de plaisir (5). Du fait qu'il reproduit, comme toute répétition dans la vie amoureuse, des circonstances affectives douloureuses, il doit comporter une part compulsive irréductible qui prend ses racines dans le primaire. Partie donc du transfert impossible liquider par définition.

On rappelait ce matin que Freud opposait aux névroses de transfert précisément ce qu'il nommait les névroses narcissiques et qu'il jugeait ces dernières inanalysables. Or on doit convenir que dans le transfert lui-même, il y a une part, celle qui pourrait être le plus proprement nommée "amour", qui ne peut que résister à l'analyse, non pas au sens freudien de la résistance, mais comme un noyau opaque et obstinément récurrent, sous sa forme de demande d'être. Qu'on le retrouve intact la fin d'une analyse explique que l'amour soit, pour celle-ci, un concept-limite.

(1) **Introduction à la psychanalyse**, pp. 418 sqq.

(2) **La technique psychanalytique**, p.127.

(3) "Observations sur l'amour de transfert", in **La technique psychanalytique**, p. 120.

(4) "**Pour introduire le narcissisme**", in *La vie sexuelle*, pp.93 sqq.

(5) "En présence de ces faits empruntés aussi bien la manière dont les névrotiques se comportent au cours du transfert qu'aux destinées d'un grand nombre de sujets normaux, on ne peut s'empêcher d'admettre qu'il existe dans la vie psychique une tendance irrésistible la reproduction, la répétition, tendance qui s'affirme sans tenir compte du principe de plaisir, en se mettant au-dessus de lui." **Essais de psychanalyse**, p.27.